

**Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean. *Idola Saint-Jean, l'insoumise*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 382 p.**

**Karine Hébert**

Volume 20, numéro 1-2, automne 2019, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, K. (2019). Compte rendu de [Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean. *Idola Saint-Jean, l'insoumise*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 382 p.] *Mens*, 20(1-2), 239–243. <https://doi.org/10.7202/1075440ar>

des critiques acerbes, comme l'illustrent les écrits de Thom – ce dernier n'hésite pas à insulter et à menacer Gosford –, les tories ne remettent pas en cause les fondements du régime parlementaire britannique comme le font les patriotes. Tout au plus le voudront-ils plus fidèle à l'idée qu'ils se font de l'Empire britannique et de la place privilégiée qui devrait être réservée à la race des conquérants au sein de celui-ci.

En ces temps où la question du républicanisme est largement discutée dans les milieux intellectuels québécois, relire ces *Lettres* de Thom, brillamment présentées par François Deschamps, permet de revoir l'argumentaire d'un farouche opposant à un régime qui donnerait l'ensemble des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires à une « faction française » (xviii) majoritaire. Ces lettres constituent un violent plaidoyer pour la protection des minorités face à une potentielle tyrannie de la majorité. Mais, faut-il le préciser, le sentiment antirépublicain d'Adam Thom, qui s'inspire, entre autres, des écrits les plus agoraphobiques (Dupuis-Déri, Lux, 2013) d'un John Adams (xxx), est encore plus antidémocratique, xénophobe et anti-Canadiens français.

— Olivier Guimond  
Université d'Ottawa

**Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean. *Idola Saint-Jean, l'insoumise*, Montréal, Éditions du Boréal, 2017, 382 p.**

La biographie occupe une place à part dans le champ historique. Souvent à cheval entre la publication scientifique et l'ouvrage de vulgarisation en raison de la popularité du genre, elle doit ménager un lectorat aux attentes multiples, voire divergentes. Dans *Idola Saint-Jean, l'insoumise*, Marie Lavigne et Michèle Stanton-Jean ont su relever le défi avec bonheur et produire une biographie à la fois ancrée dans les sources et accessible par sa forme.

Classique, divisée en quatre principales sections chronologiques, cette biographie suit la vie (1878-1945) et la carrière d'Idola Saint-Jean avec rythme. Les courts chapitres qui composent ces parties sont

plutôt thématiques. Quelques allers-retours parfois déconcertants découlent de cette structure; de façon générale toutefois, la trame est claire et cohérente. Après les inévitables, mais très brefs chapitres sur les ancêtres, la prime enfance et les années d'études, les auteures évoquent la formation artistique de Saint-Jean, ses relations de jeunesse, comme Émile Nelligan dont elle était proche, et ses premiers pas dans un Montréal culturel en pleine transition. Le cœur de l'ouvrage porte sur la vie professionnelle et militante de Saint-Jean. Sans être escamotée, sa vie privée reste à l'arrière-plan : d'une part, l'intérêt du parcours de Saint-Jean consiste en son action publique, d'autre part, les sources intimes sont très éparées et peu loquaces.

Si Saint-Jean se destinait au départ à une vie d'actrice, les aléas de l'existence, dont la mort de son père, l'ont obligée à gagner sa vie et à assurer celle de sa mère. Devenue professeure de diction à l'Université McGill et au Monument national, elle en vient à développer une sensibilité pour la défense de la langue française tout en entretenant des liens, que son père avait déjà noués, avec certains milieux associés au Parti libéral, tant fédéral que provincial. La Première Guerre mondiale marque profondément Idola Saint-Jean si bien que les années qui suivent le conflit sont caractérisées par un engagement social plus affirmé, qui se manifeste d'abord dans le journalisme et les services sociaux (Société d'aide à l'enfance, Comité de secours français, etc.). Son militantisme féministe s'esquisse à peine alors qu'elle entre en contact avec la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste à titre de représentante de l'Association artistique. Toutefois, cette dimension prendra une part grandissante dans sa vie; l'obtention du suffrage féminin au palier provincial s'imposera même comme le cœur de ses actions, du milieu des années 1920 jusqu'en 1940. Au fil des années, cet activisme féministe se conjuguera avec un engagement politique croissant : elle sera candidate – non retenue – pour occuper le premier siège du Sénat dévolu à une femme à la suite du règlement de « l'affaire personne » en 1929, et candidate libérale indépendante défaite lors des élections fédérales de l'année suivante.

Jusqu'à aujourd'hui, Idola Saint-Jean avait fait l'objet de quelques articles qui brossaient le portrait d'une féministe de combat se démarquant des autres militantes de son époque par le radicalisme de sa pensée. C'est avec cette prémisse en tête que Lavigne et Stanton-Jean abordent leur sujet. Il est clair que les méthodes de Saint-Jean se distinguent rapidement de celles privilégiées par Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, d'une dizaine d'années son aînée, ou encore de Thérèse Casgrain, de près de vingt ans sa cadette. Peu encline aux compromis, Saint-Jean utilisait toutes les tribunes à sa disposition pour faire connaître ses positions : journaux, conférences, discours et chroniques à la radio ont fait d'elle un véritable personnage public. Célibataire, sans pour autant avoir embrassé la vocation religieuse, devant travailler pour subvenir à ses besoins, elle avait peu de comptes à rendre, que ce soit à un mari, à un curé ou à une supérieure.

Néanmoins, les premières années de son engagement public ne semblent pas se caractériser par une radicalité sur le plan des idées. Alors qu'elle amorce sa collaboration avec *La Revue moderne* dès 1919, elle conclut un de ses articles en écrivant que « Dieu a mis entre nos mains le bonheur de ceux qui nous entourent » et que « la grandeur de notre rôle [...] est de régner par la grâce et le charme ». Les auteures en tirent la réflexion suivante : « Idola écrit ces textes à une période de sa vie où [...] elle tente d'adapter son message aux femmes pour qu'elles prennent leur avenir en main et soient émotionnellement autonomes ». (p. 127) Je vois mal comment être responsable du bonheur de nos proches assure l'autonomie émotionnelle... En fait, l'ouvrage laisse plutôt entrevoir que les principes de Saint-Jean se radicalisent avec les années, les positions d'inspiration maternaliste partagées avec les autres militantes laissant de plus en plus place à une rhétorique de l'égalité et de la citoyenneté. On peut déplorer toutefois que la trajectoire intellectuelle de Saint-Jean ne soit pas toujours bien mise en évidence. Le chemin parcouru entre la chroniqueuse de 1919 et celle qui écrit, en 1939, que les femmes veulent voter parce que « [p]remièrement : sous un régime démocratique, le vote est le facteur qui permet au citoyen d'être

représenté au Parlement et de participer à la vie publique » aurait gagné à être mieux balisé.

En outre, la structure en courts chapitres thématiques empêche parfois les auteures d'établir des liens entre des événements qui se déroulent concurremment. Par exemple, la campagne pour faire nommer Idola Saint-Jean au Sénat en 1929 se met en branle au moment où cette dernière mène une charge à fond de train dans ses chroniques du *Montreal Herald* contre l'archaïsme du Code civil, à l'occasion de la commission Dorion. Le fait que Saint-Jean ait si fortement attaqué un des fondements du Canada français a-t-il pu jouer un rôle dans le peu de soutien qu'a obtenu sa candidature de la part des politiciens québécois? La question mériterait au moins d'être formulée.

L'historienne que je suis aurait souhaité que les auteures expliquent plus en détail certains recours au conditionnel. Leur prudence s'explique sans peine, mais les hypothèses soulevées pourraient être plus explicites. Ainsi, alors que les occupations d'Edmond Napoléon Saint-Jean, le père d'Idola, sont exposées afin d'établir le milieu social et politique dans lequel la jeune Idola a grandi, Lavigne et Stanton-Jean avancent : « Peut-être E. N. Saint-Jean décide-t-il de se distancier de tous ces associés qui baignent dans la politique et ressent-il le besoin de se concentrer sur la pratique du droit. » (p. 40) En contexte, la supposition n'est pas saugrenue, mais comment sont-elles arrivées à la formuler? Soulignons néanmoins que, de manière générale, les auteures ont tiré le meilleur parti possible des sources à leur disposition.

Ces quelques réserves ne viennent pas assombrir le tableau lumineux et sensible de la vie et de la carrière d'Idola Saint-Jean que les deux biographes ont entrepris et réussi. On y découvre les multiples facettes d'une actrice de premier plan des luttes des femmes au Québec et on prend conscience, surtout, de la profondeur et de la complexité de son œuvre. Cet ouvrage, écrit par deux historiennes qui ont participé à l'affirmation de l'histoire des femmes au cours des presque quarante dernières années, permet d'illustrer, si besoin était encore, que ce champ historiographique est une fenêtre grande ouverte sur

une réalité qui, dans le présent cas, allie autant l'histoire politique, sociale, artistique que médiatique.

— *Karine Hébert*

*Université du Québec à Rimouski*

**Nathalie Ducharme. *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2019, 260 p.**

Peu de romans s'écrivent au Québec au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : la production romanesque de cette période se limite en effet à une centaine de titres. Cette faible production s'explique partiellement par le développement tardif des maisons d'édition professionnelles et la rude concurrence des œuvres européennes qui saturent le marché littéraire de l'époque, mais aussi par une certaine forme de rejet de la part des critiques du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne voyaient dans ces romans que des essais maladroits ou tout bonnement ratés de littérature canadienne-française. Dans son ouvrage *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Nathalie Ducharme étudie les œuvres romanesques de cette période non pas dans l'optique de les revaloriser, mais en posant sur ce corpus un regard objectif visant à comprendre les stratégies littéraires employées par les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle pour cerner l'imaginaire de l'aventure qui se déploie durant la période. À partir d'un échantillon de trente-deux œuvres romanesques, Ducharme brosse ainsi un portrait complet de la production de romans d'aventures au Québec, enrichissant notre connaissance des premières œuvres romanesques québécoises.

Ducharme entend le roman d'aventures dans son sens le plus large, c'est-à-dire en avançant qu'il présente « des épisodes de dangers mortels sous la forme d'accidents, de combats et de prédatations » (p. 10). Il s'agit alors, d'abord et avant tout, d'un récit dont le schéma narratif est organisé en fonction du développement d'une intrigue qui multiplie les péripéties et les retournements de situation, au détriment de la description. En sanctionnant une telle définition,